

## CHAPITRE IV.

### DU VÉRITABLE GOUVERNEUR DES ENFANTS.

Dans nos sociétés modernes, les mères nous donnent nos premiers sentiments et nos premières idées; c'est la mère qui reconnaît le caractère et le génie de son enfant, applaudit à sa vocation, le soutient contre le mécontentement paternel, le console, le fortifie, et enfin le livre à la société.

(LERNIER, *Philosophie du Droit*, t. I, p. 126.)

Ma m<sup>re</sup>, j'attendois d'heures à autre vostre lettre; je l'ay baysée en la lisant; je vous répons en mer où j'ay voulu courre une bordée par le doux temps. Vive Dieu! vous ne m'auryés seu rien mander qui me fust plus agréable que la nouvelle du plaisir de lecture quy vous a prys. Plutarque me souryt tousjours d'une frayche nouveauté; l'aymer, c'est m'aymer; car il a esté l'instituteur de mon bas age. Ma bonne mère à laquelle je dois tout, et quy avoyt une affection sy grande de veyller à mes bons deportemens, et ne vouloyt pas, se disoyt-elle, voyr en son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mayns, encore que je ne fusse à peine un enfant de mamelle; il m'a esté comme ma conscyenée et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honestetés et maxymes excellentes pour ma conduyte et pour le gouvernement des affaires. Adyeu, mon cœur.

(Lettre de Henri IV à Marie de Médicis.)

Suivons donc les lois de la nature; elle ne nous livre, en naissant, ni aux soins d'un pédagogue, ni à la garde d'un philosophe; c'est à l'amour d'une

jeune mère, c'est à ses caresses qu'elle nous confie; elle appelle autour de notre berceau les formes les plus gracieuses, les sons les plus harmonieux, car la voix si douce de la femme s'adoucit encore pour l'enfance; enfin tout ce qu'il y a de charmant sur la terre, la nature dans sa sollicitude le prodigue à notre premier âge: pour nous reposer, le sein d'une mère, son doux regard pour nous guider, et sa tendresse pour nous instruire!

L'homme vient ensuite, qui brise cette chaîne d'amour; sa voix rude, son front chagrin, les études pédantesques dont il est l'organe, succèdent tout à coup aux caresses maternelles. Oh! qui pourrait exprimer ce qui se passe dans l'âme d'un enfant, le jour où ses yeux brillants rencontrent, pour la première fois, le regard sévère d'un maître! pour la première fois aussi l'idée du malheur lui apparaît. Encore, si sa mère était là, si elle le voyait, si elle l'encourageait. Mais la séparation est complète; on l'arrache à la plus douce influence, à une influence que rien ne saurait remplacer sur la terre: lui dont l'esprit ne s'est encore éveillé que pour inventer de nouveaux jeux, lui qui se sentait aimé, caressé, libre comme l'oiseau sous la feuillée, le voilà seul, le voilà esclave; le regard de sa mère ne l'anime plus; le soir, il se couche sans l'embrasser, sans la voir; le matin, il se lève sans entendre cette voix amie qui l'appelait à la prière, elle n'est plus là pour prier avec lui; elle ne le guide plus, elle ne l'inspire plus; elle a cédé ses droits les plus sacrés sans songer qu'ils sont des devoirs. Pauvre petite créature,



il est donc vrai, tout le monde t'abandonne ! la maison paternelle s'est fermée derrière toi ! tu resteras des mois, peut-être des années sans en toucher le seuil : alors ton cœur se tournera vers d'autres affections ; puis, lorsque le moment sera venu, tu reviendras vers ta mère, souillé, indifférent, l'esprit faussé par les études du collège, et le cœur noyé dans les vices qui y font leur séjour.

Le gouverneur par excellence est celui qu'appellent nos penchans ; il faut que l'élève entende le maître ; tout dans leurs rapports doit être convenance, tendresse et proportion : c'est ainsi que la nature coordonne la mère à l'enfant. Voyez avec quel soin elle les rapproche par la beauté, la grâce, la jeunesse, la légèreté d'esprit, et surtout par le cœur. Ici la patience répond à la curiosité, et la douceur à la pétulance ; l'ignorance de l'un n'est jamais rebutée par le pédantisme de l'autre : on dirait que les deux raisons croissent ensemble, tant la supériorité de la mère est assouplie par l'amour ; enfin cet esprit frivole, ce penchant au plaisir, ce goût du merveilleux, qu'on blâme avec si peu de réflexion dans les femmes, est une harmonie de plus entre la mère et l'enfant ; tout les rapproche, leurs consonnances comme leurs contrastes ; et dans le partage que la nature a fait de la douceur, de la patience, de la vigilance, elle nous indique vivement et amoureusement à qui elle prétend confier notre faiblesse.

En général, on ne remarque point assez que les enfants n'entendent que ce qu'ils voient, et ne com-

prennent que ce qu'ils sentent ; le sentiment chez eux précède toujours l'intelligence : aussi, à qui leur apprend à voir, à qui éveille leur tendresse, appartiennent toutes les influences heureuses. La vertu ne s'enseigne pas seulement, elle s'inspire ; c'est là surtout le talent des femmes ; ce qu'elles désirent, elles nous le font aimer, moyen charmant de nous le faire vouloir.

Mais un prince, mais un roi, qu'apprendront-ils d'une femme ? ce que saint Louis apprit de Blanche, Louis XII de Marie de Clèves, Henri IV de Jeanne d'Albret. Sur soixante-neuf monarques qui ont porté notre couronne, trois seulement ont aimé le peuple : et, chose remarquable, tous trois furent élevés par leurs mères ! Direz-vous que les hautes pensées de la politique veulent de plus savants interprètes, que ce n'est pas trop d'un Bossuet pour instruire le grand Dauphin, et d'un Montausier pour le diriger : soit : je le veux bien, si vous trouvez des Bossuet et des Montausier ; et toutefois je m'effraye d'une éducation qui a pu inspirer le prodigieux *Discours sur l'histoire universelle* ; il me semble que ce sublime langage devait frapper à vide le cerveau d'une aussi frêle créature, qu'il devait lui donner le vertige ; et en lisant ces pages qui m'éblouissent et m'absorbent, je me surprends à regretter pour cet enfant les histoires de mademoiselle Bonne et de lady Sensée !

Ne pensez-vous pas qu'après s'être courbé pendant plusieurs heures sous les obsessions de cette puissante intelligence, le Dauphin devait sentir le besoin de se délasser avec ses valets ?





Que le gouverneur puisse descendre sans efforts jusqu'à son élève, qu'il forme un cœur religieux, un honnête homme, un bon citoyen, il a tout fait. Et qu'y a-t-il dans cette mission dont une femme ne soit capable? qui, mieux qu'une mère, peut nous apprendre à préférer l'honneur à la fortune, à chérir nos semblables, à secourir les malheureux, à élever notre âme jusqu'à la source du beau et de l'infini? Un gouverneur vulgaire conseille et moralise : ce qu'il offre à notre mémoire, une mère nous le grave au cœur : elle nous fait aimer ce qu'il peut tout au plus nous faire croire, et c'est par l'amour qu'elle arrive à la vertu.

Frappé du peu de soin qu'on donne généralement à l'éducation des femmes, et de l'influence irrésistible qu'elles exercent sur ceux qui les élèvent si mal, le célèbre Sheridan conçut l'idée de fonder pour elles en Angleterre une éducation nationale. Il envoya son plan à la reine, il l'invite à se mettre à la tête de cette institution, et lui décerne le titre de *grande chancelière*. « Les femmes nous gouvernent, dit-il, tâchons de les rendre parfaites : plus elles auront de lumières, plus nous serons éclairés. De la culture de l'esprit des femmes dépend la sagesse des hommes : *C'est avec la femme que la nature écrit dans le cœur de l'homme.* »

L'idée était grande, comme on voit, et il serait difficile de calculer l'influence que son exécution aurait exercée sur la vieille Angleterre. Il y avait là une révolution morale et politique : un gouvernement régénéré, la destruction de l'esclavage, l'humanité en Irlande, la civilisation aux Indes, la moralité à côté de

l'industrie, etc., car la femme ainsi instruite n'écrira jamais dans le cœur de l'homme que la charité évangélique et les plus beaux dévouements à l'humanité.

Toutefois nos prétentions ne s'élèvent pas si haut. Nous n'appelons ni les rois, ni les reines, ni les universités, au secours du pays, mais bien l'influence maternelle, une influence qui s'exerce sur le cœur, qui par le cœur dirige l'esprit, et qui pour sauver et renouveler le monde n'a besoin que d'être dirigée.

Cette influence existe partout, partout elle détermine nos sentiments, nos opinions et nos goûts, partout elle fait notre destinée. « L'avenir d'un enfant, disait Napoléon, est toujours l'ouvrage de sa mère, » et le grand homme se plaisait à répéter qu'il devait à la sienne d'être monté si haut<sup>1</sup>. L'histoire est là pour justifier ces paroles; et sans nous appuyer des exemples si mémorables de Charles IX et de Henri IV, de l'élève de Catherine et de l'élève de Jeanne d'Albret, Louis XIII ne fut-il pas comme sa mère, faible, ingrat et malheureux, toujours révolté et toujours soumis? Ne reconnaissez-vous pas dans Louis XIV les passions d'une femme espagnole, ces galanteries tout à la fois sensuelles et romanesques, ces terreurs de dévot, cet orgueil de despote qui veut qu'on se prosterne devant le trône comme devant l'autel? On a dit, et je le crois, que la femme qui donna le jour aux deux Corneille avait l'âme grande, l'esprit élevé, les mœurs sévères, qu'elle ressemblait à la mère des Gracques, que c'étaient deux femmes de même

<sup>1</sup> Voyez les *Mémoires de lord Byron*, t. I, p. 393.



étouffée. Au rebours, la mère du jeune Arouet, railleuse, spirituelle, coquette et galante, marqua de tous ses traits le génie de son fils; elle anima ses cent âmes de ce feu violent qui devait à la fois éclairer et consumer, produire tant de chefs-d'œuvre, et se déshonorer par tant de facéties.

Vingt volumes ne suffiraient pas pour recueillir tous les grands exemples d'influences maternelles qui s'offrent à notre mémoire. Jetez les yeux sur cette prison, au milieu de la foule qui va mourir, il y a là un jeune homme au front large et radieux, qui écrit ses dernières pensées. C'est Barnave, l'un des plus grands orateurs de l'assemblée constituante, le rival de Mirabeau. Dans ce moment terrible, il songe à sa mère; il lui rend grâces du courage qui l'anime, et qu'il portera à l'échafaud. Au milieu des révolutions, c'est le plus beau présent qu'une mère puisse faire à son fils. Aussi écrit-il à sa sœur : « C'est ma mère qui doit élever vos garçons; elle leur communiquera cette âme courageuse et franche qui fait les hommes, et qui a été pour mon frère et pour moi plus que tout le reste de notre éducation. »

Cette femme énergique, elle avait armé l'âme de ses fils contre la douleur et la mort, comme si elle eût prévu la tempête qui devait les lui enlever.

Un autre enfant du peuple, le célèbre Kant, aimait à répéter qu'il devait tout aux soins pieux de sa mère. Cette bonne femme, quoique sans instruction, l'avait instruit cependant dans la plus grande des sciences, celle de la morale et de la vertu. Dans

ses petites promenades avec son fils, elle lui expliquait, à l'aide du seul bon sens, ce qu'elle connaissait des merveilles de la nature, et elle parvint ainsi à lui inspirer l'amour de Dieu, son créateur<sup>1</sup>. — « Je ne l'oublierai jamais, disait Kant dans sa vieillesse; c'est elle qui a fait germer le bien qui se trouve dans mon âme! »

Non moins heureux que l'enfant de Königsberg, notre illustre Cuvier reçut de sa mère les premières leçons qui développèrent son génie. Par un instinct tout maternel, elle dirigeait ses goûts vers l'étude de la nature : « Je dessinai sous ses yeux, dit Cuvier, dans des mémoires manuscrits qu'il a laissés à sa famille, et je lisais tout haut des livres d'histoire et de littérature. C'est ainsi qu'elle développa en moi cette passion pour la lecture, et cette curiosité de toutes choses qui furent le ressort de ma vie<sup>2</sup>. » Le grand homme reportait à sa mère tout le bonheur de ses études et toute la gloire de ses découvertes!

Mais l'exemple le plus frappant de cette douce ou fatale influence, c'est aux deux grands poètes de ce siècle qu'il faut le demander : à l'un, le destin rigide donne une mère moqueuse, insensée, pleine de caprices et d'orgueil, dont l'esprit étroit ne s'élargit que dans la vanité et dans la haine. Une mère qui se raille sans pitié de l'infirmité native de son

<sup>1</sup> Schoën, *Biographie de Kant*.

<sup>2</sup> Voyez les *Mémoires sur Georges Cuvier*, publiés en Angleterre, par mistress Lee. Voyez aussi l'excellent ouvrage de M. Flourens, intitulé *Analyse raisonnée des travaux de M. Cuvier*.



enfant, qui l'irrite, le crispe, le froisse, le caresse, puis le méprise et le maudit. Ces passions corrosives de la femme se gravent profondément au cœur du jeune homme ; la haine et l'orgueil, la colère et le dédain fermentent en lui, et, comme la lave brûlante d'un volcan, débordent tout à coup sur le monde dans les torrents d'une infernale harmonie.

A l'autre poète, le destin bienveillant accorde une mère tendre sans faiblesse, et pieuse sans rigidité ; une de ces femmes rares qui naissent pour servir de modèle : cette femme, jeune, belle, éclairée, répand sur son fils toutes les lumières de l'amour ; les vertus qu'elle lui inspire, la prière qu'elle lui apprend, ne parlent pas seulement à son intelligence ; mais en tombant dans son âme elles lui font rendre des sons sublimes, une harmonie qui remonte jusqu'à Dieu. Ainsi environné dès le berceau des exemples de la plus touchante piété, le gracieux enfant marche dans les voies du Seigneur sous les ailes de sa mère, son génie est comme l'encens qui répand ses parfums sur la terre, mais qui ne brûle que pour le ciel.

Venez donc à présent avec la morale de collège où la philosophie d'un pédant modifier ces influences maternelles ; essayez de refaire Byron et Lamartine, vous arriverez toujours trop tard : *Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli*, et les passions de notre mère sont devenues notre nature même. Voilà cependant une force qui agit toujours sous nos yeux, un amour invariable, une volonté créatrice, la seule peut-être sur la terre qui n'aspire qu'à notre bonheur, de-

meurée sans direction depuis le commencement du monde, faute de lumière et d'éducation.

En résumé, qu'est-ce qu'un enfant pour un précepteur ? c'est un ignorant qu'il s'agit d'instruire. Qu'est-ce qu'un enfant pour une mère ? c'est une âme qu'il s'agit de former. Les bons professeurs font les bons écoliers, il n'y a que les mères qui fassent les hommes : là est toute la différence de leur mission ; il en résulte que le soin d'élever l'enfant appartient tout entier à la mère, et que si les hommes l'ont usurpé, c'est qu'ils ont confondu l'éducation et l'instruction, choses essentiellement différentes, et qu'il est important de bien séparer, car l'instruction peut s'interrompre, et passer sans péril d'une main à l'autre ; mais l'éducation doit être d'une seule pièce : qui l'interrompt la manque, qui l'abandonne après l'avoir commencée verra périr son enfant dans les divagations de l'erreur, ou, ce qui est plus déplorable, dans l'indifférence de la vérité.

Ne cherchons plus hors de la famille le gouverneur de nos enfants : celui que la nature nous présente nous dispense d'aller aux informations ; nous le trouverons partout, dans la chaumière du pauvre comme dans le palais du riche, et partout doué des mêmes perfections, et prêt à s'abandonner aux mêmes dévouements. Jeunes mères, jeunes épouses ! que ce titre sévère de gouverneur n'effarouche pas votre faiblesse ! je ne veux pas vous imposer des études pédantesques, des devoirs austères ; c'est au bonheur que je prétends vous conduire : ce sont vos droits,



vos forces, votre souveraineté, que je viens vous révéler ; c'est en vous invitant à parcourir les routes fortunées de la vertu et de l'amour, que je me prosterne à vos pieds, et que je vous demande la paix du monde, l'ordre des familles, la gloire de vos enfants, et le bonheur de l'humanité.

Des esprits peu attentifs m'accuseront peut-être de vouloir ressusciter les femmes savantes : qu'ils se rassurent, le génitif et le datif, comme dit Montaigne, ne sont pas le but de ce livre. Laissant donc de côté tous les travaux de la mémoire, ces attributions mécaniques des professeurs, j'appellerai les femmes à remplir leur destinée en se chargeant de cette éducation supérieure qui imprime le mouvement à l'âme. J'en tracerai les éléments, j'en poserai les principes, j'en développerai la science ; en sorte que, la route une fois ouverte, il leur soit facile d'y pénétrer sans autre étude que celle de leur propre cœur. Mais, en y entrant moi-même, j'ai besoin d'examiner cette puissance que j'invoque. Nous connaissons les femmes comme mères, essayons de les connaître comme amantes et comme épouses. Dans le siècle qui vient de s'écouler elles n'étaient que cela, et cependant elles ont régné ; dans le siècle qui s'avance, elles seront quelque chose de plus : elles seront citoyennes, et ce titre, qui les appelle à plus de lumière et de réflexion, leur promet un nouvel empire.

## CHAPITRE V.

### INFLUENCE DES FEMMES. LA CIVILISATION N'EXISTE QUE DANS LE MARIAGE.

L'ignorance où les femmes sont de leurs devoirs, l'abus qu'elles font de leur puissance, leur font perdre le plus beau et le plus précieux de leurs avantages, celui d'être utiles.

(Madame BERNIER, *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 10.)

Quelles que soient les coutumes et les lois d'un pays, les femmes y décident des mœurs. Libres ou soumises, elles règnent, parce qu'elles tiennent leur pouvoir de nos passions. Mais cette influence est plus ou moins salutaire, suivant le degré d'estime qu'on leur accorde : qu'elles soient nos idoles ou nos compagnes, des courtisanes, des esclaves ou des bêtes de somme, la réaction est complète, elles nous font ce qu'elles sont. Il semble que la nature attache notre intelligence à leur dignité, comme nous attachons notre bonheur à leur vertu. C'est donc ici une loi d'éternelle justice : l'homme ne saurait abaisser les femmes sans tomber dans la dégradation ; il ne saurait les relever sans devenir meilleur. Il faut que les



peuples s'abrutissent dans leurs bras, ou se civilisent à leurs pieds. Jetons les yeux sur le globe, observons ces deux grandes divisions du genre humain, l'Orient et l'Occident. Une moitié de l'ancien monde reste sans mouvement et sans pensées, sous le poids d'une civilisation barbare; les femmes y sont esclaves : l'autre marche vers l'égalité et la lumière; les femmes y sont libres et honorées.

Les journaux ont publié, il y a peu de mois, la relation d'un médecin anglais que la curiosité avait conduit en Orient. Introduit, par hasard, dans un marché d'esclaves, il aperçut une vingtaine de femmes grecques à demi nues, couchées sur la terre, et qui attendaient un acheteur. Une d'elles avait fixé l'attention d'un vieux Turc : le barbare toucha ses épaules, ses jambes, ses oreilles, examina sa bouche et son cou avec un soin minutieux, comme on examine un cheval, et, pendant cette inspection, le marchand faisait valoir la beauté des yeux, l'élégance de la taille et autres menues perfections; il protestait que la pauvre fille n'avait pas plus de treize ans, qu'elle était vierge, et que la nuit elle ne rêvait ni ne ronflait. Bref, après un examen sévère et quelques contestations sur le prix, elle fut vendue, corps et âme, treize cent soixante-quinze francs. L'âme, il est vrai, compta pour peu dans le marché. L'infortunée! à moitié évanouie dans les bras de sa mère (car ce pacte infernal se concluait sous les yeux d'une mère!), implorait d'une voix déchirante le secours de ses tristes compagnes, comme elle ravies aux douces contrées de la Grèce. Mais, sur cette terre barbare,

tous les cœurs étaient fermés : la loi rend insensible aux maux qu'elle permet. L'affaire était conclue, et la jeune fille fut livrée. Ainsi s'évanouit pour elle, ainsi s'évanouit pour toutes les femmes, dans cette partie du monde, cet avenir charmant d'amour et de bonheur que leur prépare la nature! Forfait exécration! crime de lèse-humanité! Qui pourra jamais le croire? cette scène infernale se passait en Europe, en 1829<sup>1</sup>, à six cents lieues de Paris et de Londres, ces deux capitales du genre humain; et, à l'heure où nous écrivons, elle est l'histoire vivante des deux tiers des habitants du globe.

Quels monstres produiront ces flancs dégradés? quelle génération sortira de ce mélange d'avilissement, de haine et de malheurs? Adorateur de Mahomet, voilà une des compagnes de ta vie, une des mères de tes enfants! Tu lui demandes des voluptés pour toi, une âme aimante pour ton fils! une âme aimante! il ne sortira rien de cette chair douloureuse, que ta propre abjection et celle de ta postérité.

La nature a voulu que l'amour véritable, de tous les sentiments le plus exclusif, fût la seule base possible de la civilisation. Ce sentiment, comme une entremise de la Divinité, invite tous les hommes à une vie simple, exempte à la fois d'oisiveté, de mollesse et de passions brutales. Tout est convenance, tout est bonheur dans le lien intime qui unit deux jeunes époux. L'homme, heureux par sa compagne,

<sup>1</sup> Voyez la *Revue britannique*, t. XXV, juill.-t 1829.



sent croître ses facultés avec ses devoirs; il administre les affaires du dehors, participe aux charges du citoyen, cultive ses terres ou se rend utile à la cité. La femme, plus retirée, préside à l'arrangement de la maison; elle y règne sur son mari, elle y répand la joie au milieu de l'ordre et de l'abondance: tous deux enfin, ils se voient renaître dans les enfants qui couronnent leur table, et qui, sous l'influence de l'exemple, promettent de perpétuer leurs vertus.

A ce tableau de la famille européenne, opposez la famille orientale: la première repose sur l'égalité et sur l'amour; la seconde, sur la polygamie et sur l'esclavage, qui laissent à l'amour ses fureurs brutales, mais qui lui enlèvent ses douces convenances et ses illusions divines. Un homme peut bien s'enfermer avec un grand nombre de femmes, mais il lui est impossible d'en aimer plusieurs. Le voilà donc réduit, au milieu d'une foule de jeunes beautés, à la plus triste des conditions, à posséder sans aimer, à être possédé sans amour. Iyre des plus grossières voluptés, sans famille au milieu de ses esclaves, sans affections au milieu de ses enfants, il emprisonne ses compagnes, il mutile leurs gardiens; il fait de sa maison un lieu de supplices, de crimes et de prostitution. Encore si cette vie animale lui donnait le bonheur! Mais non; ses sens s'émoussent, son âme languit, et il poursuit en vain jusqu'au bord de la tombe cette volupté des sens qui l'irrite et le fuit.

Nous connaissons tous cet aimable artiste, ce rapide voyageur qui, pour embellir son album, semble doué des facultés de l'oiseau. Il part léger comme l'hirondelle, vole à Constantinople, à Thèbes, à Jérusalem, au pied des Pyramides: là il se pose, trace sa page, parfait son œuvre; puis un beau jour on le revoit à Paris, publiant un livre, composant un tableau, dirigeant nos spectacles, et parlant avec ses amis de ses courses en Égypte et en Grèce, comme il parlerait d'une partie de campagne. Il y a peu de mois, se trouvant au Kaire, où son équipage d'artiste le fit prendre pour un médecin, un des plus riches habitants de la ville l'envoya chercher au milieu de la nuit. Introduit dans une salle assez vaste, il y trouva étendu sur des coussins un vieillard presque moribond, mais de l'aspect le plus vénérable: sa barbe blanche et touffue couvrait toute sa poitrine. Les pourvoyeurs de cet homme venaient de lui amener une jeune et belle esclave, dont la vue avait inutilement réveillé ses désirs. « Vous autres Francs, dit-il d'une voix éteinte, vous avez des secrets précieux! Pour moi, je récompenserais richement celui qui me donnerait le pouvoir de posséder ma belle esclave! » Et l'homme qui parlait ainsi était là gisant, objet de pitié et de dégoût. — Le voyageur lui répondit: « Le secret que vous demandez, je ne l'ai pas; et lors même qu'il serait en ma puissance, je me garderais bien de vous le communiquer, car il vous coûterait la vie! — Eh! qu'importe? balbutia le vieillard en faisant un effort pour se soulever, qu'importe, pourvu que je la possède? » Et en parlant



ainsi, il retombait épuisé dans les bras de ses esclaves ! Dégradation de l'espèce ! pas la plus légère apparence de la vie intellectuelle ; l'animal avait tué l'homme.

Pour bien comprendre tout ce qu'il y a de triste dans une abjection qui ne se connaît pas, il faut rapprocher ce récit de l'aventure récente d'un officier français nommé Selve, devenu fameux en Orient sous le nom de Soliman-Pacha. Obligé de quitter le service à l'époque de la chute de Napoléon, Selve vint s'offrir au pacha d'Égypte, qui l'accueillit pour ses talents militaires, et fit sa fortune, sans l'obliger toutefois à changer de religion. En 1826, Selve était à Esneh le luxe d'un satrape ; il avait dans son harem les plus belles esclaves grecques et égyptiennes ; mais, dit l'auteur de la relation qui nous fournit ces détails, au milieu de toutes ces voluptés son cœur était vide, et il soupirait après une compagne digne de lui. « Envoyez-moi, me disait-il, une Française, une Anglaise, une Italienne, n'importe ; je vous promets de l'épouser et de renvoyer ce troupeau de créatures sans âme et sans pensée. » Puis il ajoutait avec une onction toute passionnée : « Rien ne manque à mon bonheur qu'une amie véritable, dont l'esprit, dont le cœur charmeraient ma solitude : ce trésor me ferait jouir de tous les autres <sup>1</sup>. » — En lisant ce récit, on ne peut s'empêcher d'admirer comment, lorsque les institutions sociales n'ont point profondément dépravé le cœur de

<sup>1</sup> Voyez la *Revue britannique*, décembre 1826, n° 18, p. 321.

l'homme, la convenance naturelle le ramène forcément à l'ordre, c'est-à-dire à la vertu.

La polygamie est un état purement animal : elle nous donne des esclaves, le mariage nous donne une compagne ; elle fixe la débauche dans l'habitation de l'homme, le mariage l'en bannit à jamais, et sanctifie la maison du citoyen.

De ces faits, qui résument en quelque sorte l'histoire de l'Orient, on peut conclure qu'il n'y a de civilisation possible que dans le mariage, parce que, dans le mariage seul, les femmes sont appelées à exercer leur puissance intellectuelle et morale. Puissance de la femme sur le mari, puissance de la mère sur l'enfant : la société européenne en est sortie toute entière.

Au commencement du monde, Dieu ne créa qu'un homme et qu'une femme ; et depuis cette époque les deux sexes arrivent en nombre égal sur la terre. Ainsi chaque homme doit avoir sa compagne ; c'est la loi de la nature ; tout le reste n'est que barbarie et corruption. Pour vous convaincre que c'est la loi de la nature, laissez-vous enchanter par le plus doux des spectacles. Voyez ces deux jeunes amants : touchés des mêmes transports, ils n'ont plus qu'une pensée, celle de vivre et de mourir ensemble. Tout ce qu'il y a de divin sur la terre les anime et les enflamme. Ne sentez-vous pas que ce sont les deux moitiés du même être qui se retrouvent ? et ne voyez-vous pas comment, à mesure que l'âme se recomplète, ses sentiments s'agrandissent et ses joies se



purifient? Oh! que les vertus paraissent faciles à l'amour! que les sacrifices même ont de charmes! Qui sait aimer est fort, qui sait aimer est juste, qui sait aimer est chaste, qui sait aimer peut tout entreprendre et tout souffrir. L'âme des vrais amants est comme un temple saint, où l'encens brûle sans cesse, où toutes les voix parlent de Dieu, où toutes les espérances sont d'immortalité.

Dans sa bonté paternelle, le Créateur a placé au plus bel âge de la vie, pour les enfants de la terre, le bonheur tout près de la vertu.

N'est-ce donc pas une chose merveilleuse que la femme, qui manque de force pour résister à celui qu'elle aime, puisse trouver dans son âme si faible toute l'énergie, tout l'héroïsme nécessaire pour lui sacrifier sa vie?

C'est que la femme est faite pour aimer, et que dans ses faiblesses comme dans ses sacrifices c'est toujours l'amour qui triomphe.

Loin donc d'interdire l'amour à la jeunesse, je voudrais l'élever pour ce sentiment; j'en ferais le but et la récompense de la vertu: mes élèves sauraient que les seules qualités de l'âme peuvent nous rendre dignes d'aimer et d'être aimés; que l'amour n'est qu'une tendance vers le beau, que ses rêves ne sont qu'une révélation de l'infini; qu'en s'attachant à des perfections trop souvent idéales, l'âme nous avertit des seuls objets qu'elle puisse éternellement aimer; enfin, que ce sont toujours des beautés morales qui nous émeuvent, même dans la beauté physique; et pour appuyer cette pensée, je mon-

trerais les physionomies les plus communes s'embellissant sous l'inspiration d'un sentiment généreux, et les physionomies les plus parfaites se dégradant sous l'impression d'une passion basse et malfaisante; et j'en conclurais, surtout pour les femmes, que la véritable coquetterie doit parer l'âme avant le corps, parce que c'est l'âme qui perfectionne tout.